

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)**31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Famille Benckendorff](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document est une réponse à :

[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-08-31

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- et à part le bonheur de vous voir, qui est bien quelque chose, j'en suis charmé.
- Oui, ceci et ma dernière réponse

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°62/91-92

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 125, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/453-457

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°31 Jeudi 31 3 h 1/2, du Val Richer.

Oui ceci est ma dernière réponse ; et à part le bonheur de vous voir qui est bien quelque chose, j'en suis charmé. Vous aimez mes lettres, me dites-vous. Vous êtes bien bonne. Je ne les aime pas moi. J'ai un grand défaut Madame. Je passe pour un homme raisonnable ; et je l'ai été, je le suis en effet avec tout le monde, dans le train habituel de la vie. Mais voici ma folie. Quand j'ai rencontré, quand j'ai goûté dans un coin, dans un seul coin, la perfection que Dieu laisse quelque fois tomber sur la terre la perfection de l'affection, de la vérité, de la liberté de l'intimité, de la confiance, de la conversation, de toutes choses enfin, petites ou grandes, je ne puis plus supporter que la moindre imperfection s'introduire que la moindre lacune se fasse sentir dans ce coin là. J'accepte l'insignifiance, le mensonge, tout le vide, l'incomplet, l'artificiel des relations humaines, et les formes et le langage qui conviennent à un fond si léger et si vain. Mais je me révolte, je souffre matériellement dans tous mes nerfs, quand les mêmes apparences, les mêmes réticences subsistent ou reparaissent dans une relation en elle-même vraie et parfaite. Par ma raison, je reconnais la nécessité et je lui obéis ; par ma folie, je proteste et j'enrage. J'agis, je parle aussi sagement, j'espère aussi convenablement qu'un autre ; mais en agissant, en parlant des pensées autres que celles qu'expriment mes actions assiègent mon esprit ; des paroles autres que celles que je prononce, errent sur mes lèvres. Et de jour en jour le sentiment de ce désaccord monte dans mon cœur ; et l'humeur me gagne ; et je prends tout ce que je dis, tout ce que j'écris, en mépris et en déplaisir. Qu'on se passe du Paradis quand on ne l'a pas ; il le faut bien ; mais l'avoir, l'avoir à soi, et y vivre, s'y promener du même air que sur cette pauvre terre au milieu de la pauvre foule qui la remplit, c'est intolérable.

J'irai vous voir Madame et je perdrai pendant quelques jours ce sentiment. Et puis je le retrouverai. Et puis je retournerai le perdre encore près de vous, et pour bien plus longtemps, l'espère. Et je prie Dieu de ne pas prendre mon humeur au pied de la lettre et de me laisser mon Paradis. J'y compte ; vous m'en avez répété dans le n° 31, et en termes ravissants, la ravissante promesse.

10 heures

Vous avez très bien fait de finir amicalement votre lettre à M. de Lieven. Ce n'est point faiblesse, Madame ; c'est droiture et bonté de cœur, c'est respect pour vous-même, pour vos souvenirs, pour un lien ancien et puissant. Vous devez à la supériorité même qui vous a, si souvent rendu cette relation difficile, de mettre de votre côté tous les bons procédés, toutes les bonnes paroles. Il faut que tout le

monde soit dans son tort avec vous. J'espère beaucoup que votre lettre au Comte Orloff et son intervention auprès de M. de Lieven feront finir de triste ennui intérieur. J'en suis très préoccupé pour vous ; j'en suis choqué, j'en suis affligé. Tout cela est bien au dessous de vous, et pourtant cela vous atteint. Nous en reparlerons dimanche. J'ai bien des choses à vous dire à ce sujet. J'en ai infiniment à vous dire sur tous les sujets. Mais il y en a un qui prend tout le temps, et il en a bien le droit, car tout le temps ne lui suffit pas. J'ajourne tout à Dimanche excepté cet adieu toujours si doux, même à la veille de Dimanche. G.
Je serai chez vous à 1 heure et demie

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-08-31.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 05/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/933>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur125

Date précise de la lettreJeudi 31 août 1837

Heure3 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

2094

Où, ici est ma dernière
réponse ; et à part le bonheur de vous voir, qui
est bien quelque chose j'en suis charmé. Vous
aimez mes lettres, me dites-vous. Vous êtes bien
bonne. Je ne le suis pas moi. J'ai un grand
défaut, Madame. Je passe pour un homme
raisonnable ; et je l'ai été, je le suis en effet avec
tout le monde, dans le train habituel de la vie.
Mais voici ma folie. Quand j'ai rencontré, quand
j'ai goûté dans un coin, dans un seul coin, la
perfection que Dieu laisse quelquefois tomber sur
la terre, la perfection de l'affection, de la vérité, de
la liberté, de l'intimité, de la confiance, de la
conversation, de toutes choses enfin, petites ou grandes,
je ne puis plus supporter que la moindre imperfection
s'introduise, que la moindre lacune se fasse sentir
dans ce coin là. J'accepte l'insignifiance, le mensonge,
tout le vide, l'incomplet, l'artificiel de la relation
humaine, et les formes et le langage qui conviennent
à un fond si léger et si vain. Mais je me révolte,
je souffre matériellement, dans tous mes nerfs, quand
les mêmes apparences, les mêmes réticences, les mêmes
ou disparaissent dans une relation en elle-même

Vrai et parfait. Par ma raison, je reconnais la
nécessité et j'y obéis; par ma folie, je protège
le jouvage. Sages, je parle aux sagesse, j'espère
aussi convenablement qu'un autre; mais en agissant
en parlant, des pensées, autres que celles qu'expriment
mes actions, agissent mon esprit; des paroles, autres
que celles que je prononce, sortent des mes lèvres.
Je de jour en jour le sentiment de ce dédoublement
dans mon être; et l'humour me gagne; et je prends
tout ce que je dis, tout ce que j'écris, en mépris et
en déplaisir. Qu'on se passe du Paradis quand on
ne l'a pas, il le faut bien; mais l'avoir, l'avoir à
soi, et y vivre, n'y promener du même air que
sur cette pauvre terre, au milieu de la pauvre foule
qui la remplit, c'est intolérable.

Il m'a vu, Madame, et je prendrai pendant
quelques jours ce sentiment. Et puis, je le retrouverai.
Et puis, je retournerai le pied en terre plus de vous,
et pour bien plus longtemps, j'espère. Et je prie Dieu
de ne pas prendre mon humour au pied de la
lettre, et de me laisser mon Paradis. J'y compte;
vous m'en avez dépté dans le N° 31, et en termes
ravissants, la ravissante promesse.

10 heures.

Vous avez très bien fait de finir amicalement votre

lettre à M^r de
côté droit et
vous-même pour
ce puissant. Et
qui vous a dit
de mettre de va
les bonnes parol
soit dans son
que votre lettre
auprès de M^r de
intérieure. D'un
d'un chaque, j
au dessus de v
pour en reparte
à venir dire à
dire sur tout
prend tout le
tout le temps
à dimanche
même à la

Je serai che

reconnais la
lie, je proteste
général, j'espère
is en agissant
les qu'exprimant
paroles, autres
mes livres.
réunies monte
ne et je prends
en respect et
redir quand on
voit l'avis à
me dire que
la pauvre foule

redont pendant
la le retrouverai
je puis Dieu
bien de la
sy compte;
et en termes

lettre à M^r de L... le nait point foitlor, madame,
est droiture et bonté de cœur, est respect pour
vous-même pour vos souvenirs, pour un bien ancien
et puissant. Vous devez, à la supériorité même
qui vous a si souvent rendu cette relation difficile,
de mettre de votre côté tous les bons procédés, toutes
les bonnes paroles. Il faut que tout le monde
soit d'accord avec vous. D'après beaucoup
que votre lettre au comte Orloff et son intervention
auprès de M^r de L. feront finir ce triste ennui,
intérieur. J'en suis très préoccupé pour vous; j'en
suis choqué, j'en suis affligé. Tout cela est bien
au dessus de vous, et pourtant cela vous atteint.
Je m'en repaierai dimanche. J'ai bien dit, chère,
à vous dire à ce sujet. J'en ai infiniment à vous
dire sur tous les sujets. Mais il y en a un qui
prend tout le temps, et il en a bien le droit, car
tout le temps ne lui suffit pas. J'ajournerai tout
à dimanche, excepté ce récit toujours si douloureux,
même à la veille de dimanche.

Je serai chez vous à l'heure et demie.

5.

je vous envoie votre